



L'Epoque



PATRICE PACHET POUR L'EXPRESS STYLES - BULLAUME DE LAUBIER/ODP

Créateurs de mode, artistes... Le Mathis a dignifié une liste interminable de PEOPLE.

# Retour de FLAMBE

Ancien bastion de la gaudriole jet-set, le MATHIS vient de se MÉTAMORPHOSER en hôtel-bar à cocktails. Il en faudrait plus pour étouffer ses vingt ans de fêtes délirantes... Plongée dans un MYTHE noctambule.



Tempête sur les bonnets de nuit : le Mathis vient de ressusciter. Et si l'impossible arrivait, les briscards des années 2000 repartant à l'assaut de la Ville Lumière ? Avec leur élitisme sans complexes, leurs bons mots qui vous fauchent les jambes, un feu roulant de ragots et d'outrances farcies de petits outrages... Leurs vannes cultivées, leurs calembours fatals, leurs surnoms grotesques mettraient instantanément le feu aux réseaux sociaux. Notre époque postdécadente exècre l'insouciance corrosive.

Calmons-nous ! Le nouveau propriétaire du Mathis est Jean-Philippe Cartier. Fondateur du très rentable site automobile Autoreflex.com, ce quadra avisé investit dans des bijoux vintage qu'il remet au goût du jour : le mas de la Fouque, en Camargue, et l'hôtel Mont-Blanc, à Chamonix, pour ne citer que ces deux institutions provinciales, ont retrouvé leur punch à la suite d'un saupoudrage d'éléments contemporains, d'équipements de grand luxe et de ralliement de cuisiniers ambitieux. En achetant le Mathis, Jean-Philippe Cartier



Le lieu, qui accueillait le TOUT-PARIS des années 2000, a fait peau neuve pour mieux retrouver sa FRAÎCHEUR d'origine.

retrouve un lieu qui l'a vu jeune il y a vingt ans. Sa BA préserve un joyau du patrimoine de la nuit, une étoile dont l'aura parle toujours à ceux qui sortent. Avec son taux de notoriété de « 100 % », le Mathis n'est pas ce qu'on appelle une mauvaise affaire... Mais peu importe à J.-P. Cartier : « J'ai acheté le Mathis pour moi, sans intention de le revendre. Il s'agissait de rendre hommage à celui qui fut l'âme du lieu : Gérard Nanty. »

Aucune table tournante ne ressuscitera cet hôte flamboyant, qui a reçu Julie Depardieu, Karl Lagerfeld, Antoine Arnault, Emmanuelle Seigner une dernière fois, il y a six ans, pour ses obsèques. Le pire serait qu'un animateur ventriloque vienne abîmer son héritage en le « dépeussierant ». Aucun danger : pour Jean-Philippe Cartier, « la vedette qui reçoit, c'est terminé. Aujourd'hui, on sort en individualiste, et avec moins de fantaisie ». En revanche, on a le goût des lieux authentiques, ceux dont l'ADN est resté intact. Toiletté de neuf et insonorisé, le Mathis n'a changé que pour retrouver sa fraîcheur d'origine.





Celle d'un bar de poche (40 mètres carrés) mêlant le théâtral au suranné, rouge chair pour les banquettes en demi-cercle et les tentures volantes de

pour installer un moteur de Ferrari dans cette vieille Rolls rose. Montpellierain passé par le cours Berçot, Olivier Bon se voit comme un styliste venu moder-

bordel second Empire, vert sombre pour la moquette « fougères » années 1970, le tout aéré de grands et beaux miroirs. *Le Moulin rouge* de Bernard Buffet est reparti chez son propriétaire, mais un autre tableau restitue les vrais enjeux de ce décor un peu mignard : il montre l'ambiance proustienne et joyeuse d'un dîner à la Belle Epoque.

Ce bar de poche, au décor THÉÂTRAL et suranné, a été rénové, mais son ADN est resté INTACT.

Le Mathis occupe l'extrémité la plus calme d'une artère mythique de la nuit, celle de Régine et du Keur Samba : la rue de Ponthieu. Pour entrer, il suffira d'être poli, souriant, un peu classe. Le veston n'est pas obligatoire, ni le top-modèle à chaque bras, les vieillards seront acceptés s'ils ne dansent pas le kasatchok sur les tables... Après quoi, c'est à chacun d'être son amuseur. Ici, la fête nous attend au fond d'un verre. On voudrait bien savoir lequel... Grave question, qu'Olivier Bon règle avec brio. L'homme qui a lancé la mixologie en France – avec deux de ses amis, Romée de Goriainoff et Pierre-Charles Cros – et repeuplé Paris de bars à cocktails – Experimental Cocktail Club, Curio Parlor, etc. –, où les bobos explorent la gastronomie liquide, était le mieux placé

niser une antique maison de couture. « Le décor est plus frais, moins oppressant. La porte n'est pas tenue par un excentrique, mais par des pères de famille. Elle s'ouvre à qui veut boire un verre en s'encanaillant. » Pascal, le barman, est préposé aux munitions : Experience 1 (vodka, citronnelle, basilic, sirop de fleur de sureau et jus de citron jaune), Old Cuban (rhum, menthe, gingembre et champagne) ou un autre breuvage inventé le jour même, avec ou sans le sirop de fruits rouges maison ou le sherry infusé à la spiruline (une algue). Seuls rétifs, les blousons dorés de l'Ouest parisien, accros au whisky-coca et les rescapés de la haute époque, fidèles aux maisons de champagne – à présent démodées – qui berçaient leur jeunesse.

Car ils reviennent. Avec vingt ans, trente ans de plus sur les épaules, ils approuvent le lifting du restaurant attenant, sa carte de bistrot chic à prix doux, ses produits sourcés (poularde de Bresse, faux-filet de blonde de Galice), l'accueil souriant et barbu de Boris Bielous, un ancien de Castel, imbattable sur le choix des vins. Ils ont retrouvé leurs marques à l'hôtel du Mathis, en dépit d'un nouveau



## « Ce lieu ressemblait à un bordel JOYEUX mêlant jeunes et vieux, HISTRIONS et travelos »

décor un peu 1920 (un vintage plus tonique que le Napoléon III d'origine), signé Sylvia Fabbian, saluent les panthères écrasées sur l'escalier, clin d'œil à Madeleine Castaing, les nouveaux lits *king size* qui emplissent les 23 chambres exigües, mais douillettes... Le décor reste donc en place, même si les acteurs ne sont plus là, égaillés ou décimés. On n'a pas à se pincer trop fort pour imaginer le Mathis d'autrefois, antre électrique et généreux, où poudroyait l'or de la fête.

« Je l'ai vécu comme un moment de grâce dans la nuit, confie Thierry Ardisson. L'éternel noctambule, "disquaire" au Whisky à gogo de Juan-les-Pins dans les seventies, et qui, dix ans plus tard, enregistrerait ses émissions aux Bains ou au Palace, s'était converti au dîner assis à l'enseigne du 93, faubourg Saint-Honoré, c'est-à-dire chez lui. « Comme c'était à côté, j'emmenais après l'émission mes invités célèbres boire un verre au Mathis. C'était un lieu incroyable où les putes, les PDG et les célébrités se mélangeaient – un peu comme au Palace. Je suis devenu assez pote avec Nanty, il me considérait comme l'un de ses "neveux", concurrentement avec Edouard Baer et Samuel Benchetrit. On aurait presque cru la cour de Louis XIV! Ce type qui avait connu la grande jet-set – les Sao Schlumberger, les Chazot, les Sagan... – m'a vraiment touché par sa gentillesse pleine d'attentions. » Dans les yeux verts de Valérie Lemerrier passe la même gravité émue : « J'ai de la peine en repensant à cette époque, si joyeuse. Juste avant l'an 2000, on venait au Mathis en sortant du théâtre. On chantait, on dansait. J'étais très assidue. J'y ai croisé Nicole Wisniak, Nathalie Rheims, Claude Rich, Roman Polanski, Cécile David-Weill... J'y ai même trouvé l'argument d'un film, *Le Derrière* [1999]. C'est là que j'ai rencontré Frédéric Botton, avec qui je me



Aux manettes du bar, la « bande de l'Experimental », qui a modernisé le COCKTAIL à la française.



Le MATHIS, c'est aussi un RESTAURANT chic à prix doux et un HÔTEL de style 1920 aux chambres douillettes.

suis associée par la suite. Lui et Nanty avaient des voix d'une autre époque, éraillée façon *Muppet Show* pour Botton, nasillarde chez Gérard. Plus drôle que l'humour, ils avaient de l'esprit – c'est si rare ! Pince-sans-rire, un peu cinglant, Gérard nous racontait au féminin (à l'époque, les homosexuels s'appelaient entre eux les "pédés" ou "rasdep") Françoise Fabian, Peggy Roche, Annie Girardot, et on se retrouvait au spectacle, fascinés. On faisait partie de la bande. C'est là-bas que j'ai cessé de me sentir provinciale. »

La nuit ressemble à l'état amoureux : elle est addictive et crée d'exquis mirages. Ces instants sont des oiseaux de paradis frétilant d'alcool et d'adrénaline, mais qui se réduisent à rien une fois engagés dans les pages d'un livre. Il y a quand même une exception. *Bel de nuit* (Grasset, 2007), biographie qu'Elisabeth Quin consacre à Gérard Nanty : 300 pages d'anecdotes cocasses ou saugrenues, de flamboyance et de saillies désopilantes... Rien ne destinait cette journaliste sérieuse à devenir un pilier du Mathis. « Ce lieu ressemblait à un bordel joyeux mêlant jeunes et vieux, histrions et travelos. Il n'y en avait pas d'autre où venir tous les soirs en étant sûre de rire aux éclats. Je l'ai connu par hasard en 2000. La collusion avec Gérard Nanty a été immédiate : il me toisait avec une sévérité narquoise. J'ai répondu de même, et nous sommes devenus amis. Il y avait là des gens que Gérard adorait détester : imbus de narcissisme, ils étaient venus chez lui pour se faire étriller, sachant que Jacques, son compagnon, passerait du baume sur leurs bleus. Les cheveux teints coupés façon Mireille Mathieu, le nez retroussé, Gérard jouait la "folle" acide avec beaucoup d'esprit – et souvent de mauvais esprit. Chacun avait son sobriquet : Brialy était "la mère Lachaise", Cécile David-Weill, "Blanche de pastille"... » Les bons mots de Gérard Nanty lui ont survécu. Tels ce « cul et chemise », qui désigne encore BHL et Arielle Dombasle, à en croire Jacques Demri, ancien compagnon du maître et qui fut le grand vizir de ses nuits brillantes. Incouchables ou snob-nambules, leur joie imbibe toujours les murs du Mathis. Les cocktails qu'on y sert aujourd'hui semblent sages. Méfiance ! Ce sont de vraies potions magiques...

■ JACQUES BRUNEL